

Le landau du rat

Jacques Barbéri

Nouvelles réunies par Richard Combailot

LA VOLTE

LA VOLTE *Le landau du rat* Jacques Barbéri

Kosmokrim

À Plan'Cha, le meilleur des Ploutons

Luis Zelcio plongeait (roulé en boule/devenant fœtus) au-delà de la verrière brisée (coquille éclatée d'une seconde naissance), vers les douves silencieuses et engluées de nuit qui ceinturaient la base de l'Enfer.

MAIS IL ÉTAIT TROP TARD.

La première balle, après avoir délicatement perforé les couches superficielles et s'être insinuée en souplesse entre les fibres du grand couturier, sectionna en finesse l'artère fémorale pour venir s'arrêter dans la masse tiède et spongieuse du fémur.

Elena Zelcio del Cenaldos tapota l'eau tiède et parfumée de la pointe du pied, regarda autour d'elle en souriant, puis se laissa tomber, presque gracieusement, sur le miroir rose de la piscine, qui se déchira et l'engloutit. Lorsqu'elle refit surface, elle se mit aussitôt sur le dos, jambes écartées, pour exposer à la perversité de sa cour son sexe gonflé, abrité par la masse brillante et sphérique de son ventre engrossé.

La deuxième balle, après avoir franchi habilement l'interstice séparant la troisième et la quatrième côte, s'immobilisa doucement dans la molle sécurité du

poumon droit. Et la douleur jaillit, au moment même où son coude gauche fracturait la verrière/Orphée du néant extérieur.

Les membres de la cour, disséminés autour de la piscine, applaudirent. Puis ils plongèrent tous, pour poursuivre au sein de l'eau les multiples ramifications de leurs jeux sexuels.

L'impact de la troisième balle se superposa à l'éclatement de la verrière. Elle termina sa course dans la crosse de l'aorte. Pour la première fois, en jaillissant de l'Enfer, Luis Zalcio put contempler la mort. Et la mort s'appelait Luis Zalcio del Cenaldos. Il hurla.

Une onde de désir parcourut le corps bronzé d'Elena Zalcio. Elle plaqua instinctivement les mains contre son sexe dilaté et constata de nouveau, non sans une certaine amertume, combien celui-ci, gorgé de sécrétions hormonales, avait perdu de sa sensibilité originelle. Elle regarda néanmoins autour d'elle, les yeux dégoulinants de vice, gouttelettes roses glissant sur sa peau brune, et Elena Zalcio del Cenaldos, duchesse de New Brasilia, nymphomane avant tout, engloutit la verge raide d'un superbe adolescent.

La quatrième balle, elle, troua d'abord le temps ; puis, au bout de quelques siècles, elle atteignit le cuir chevelu. Et, pour la seconde et ultime fois, en jaillissant de l'Enfer, Luis Zalcio put contempler la mort ; puis il vit, au-delà, la verrière brisée (coquille éclatée d'une seconde naissance). La balle franchit la voûte crânienne. Et, en bas, tout au fond de la nuit génétique, le faible murmure des douves (lui, roulé en boule/devenant fœtus).
La balle déchira la dure-mère.

Le faible murmure des douves.
 Bercelements liquides.
 AMNIOTIQUES.
 L'extrémité de la balle effleura l'hémisphère cérébral droit. La mort le regarda fixement dans les yeux. Et la mort s'appelait Elena Zelcio del Cenaldos.
 Il hurla : « SALOPE ! »

Le sperme dégouлина sur les lèvres couleur d'amande d'Elena Zelcio, coula sur son cou, et s'insinua en fines traînées entre ses seins lourds à la perfection botticellienne. C'est à cet instant qu'elle ressentit les premières douleurs. Puis tout se déroula en un éclair de temps crucifié.

Et les yeux de la mort brillèrent de mille feux lorsque le tunnel/vagin de l'Enfer d'Elena salope/nymphomane s'ouvrit pour laisser passer la boule devenue fœtus de Luis Zelcio, la balle dilacérant la pâte cérébrale, en un autre espace/temps. Elena hurla. N'ayant pas encore conscience que la chose qui pendait entre ses jambes, scaphandrier au cordon ombilical frémissant, était son propre enfant. Luis voulut crier aussi, mais il ne fit que livrer passage aux éléments liquides.

Et Luis Zelcio del Cenaldos, fœtus assassiné, s'évanouit sous l'ombre mouvante des cuisses de sa mère.

*

Enfer étire son corps de verre fumé dans la fumée noire d'une nuit sans étoiles. Les douves gémissent de toute leur faune dénaturée. Assis sur des ailerons métalliques, des gardes-gnomes, vêtus de cuir noir, armés de regards d'acier, mouchettent tous les niveaux de petites crottes mates.

Les articulations d'Enfer craquent parfois sous de puissantes rafales de vent, et l'ondulation de ses milliers d'anneaux projette des gerbes de lumière lunaire sur les gardes-automates au regard d'acier. Leurs yeux de titane et d'amiante chérissant chaudement le foyer sacré de cellules photoélectriques brillent alors comme de petits œufs d'oiseaux mécaniques.

Ce sont les gardiens d'Enfer.

Le dernier niveau, la tête du ver géant, crève les nuages à plus de mille mètres des douves.

C'est le cerveau d'Enfer. Ou, si vous préférez, Mirabelle...

Mirabelle d'Ellevent.

*

La porte capitonnée se referma derrière le secrétaire principal de la Rumford Company. Au plafond, une lampe bleue s'alluma. Dans les cuves contenant les yeux de Jérémia Rumford, de petites bulles troublèrent le calme du liquide physiologique. Un bras articulé sortit du mur, et une main en caoutchouc serra celle du secrétaire principal. Dans un bocal, deux semblants de bras à demi carbonisés parurent s'agiter.

– J'espère ne pas vous avoir trop fait attendre, monsieur Rumford ?

– Où voulez-vous que j'aïlle, de toute manière ? Non, vous ne m'avez pas fait attendre.

La voix paraissait surgir de la pièce/bouche métallique, avec une fluctuation de hauteur du son s'étalant sur presque six octaves.

– Épargnez-moi ces phrases de convenance, Tirje ! Cela me ferait plaisir.

– Bien, monsieur.

– Bon, le personnel réclame une augmentation, n'est-ce pas ?

– Oui, monsieur... depuis une semaine, la situation est assez tendue, et...

– Ça va, ça va... Téléphonnez à la ligue syndicale et dites à Jason Bartes qu'il se débrouille pour mettre en piste une grève de quelques jours. (Un fragment de mâchoire cracha de petites bulles jaunes. Une oreille les avala.) New Reykjavík hésite entre nous et New Nairobi. Leur « cause du peuple avant tout » va attirer l'attention sur cette affaire, et ils vont sûrement faire du chantage : augmentez le salaire de vos ouvriers et nous passons commande chez vous. New Brasilia accepte, tout le monde est content, et nous empochons l'affaire.

– Extraordinaire, monsieur Rumford !

Dans toutes les cuves, vingt-deux depuis ce matin, le nez ayant succombé, les bulles dansèrent la sarabande. Rumford n'était sensible qu'à une seule chose : la flatterie. Et la seule personne qui avait encore de l'influence sur lui était la seule qui ne le flattait jamais.

Il s'agissait d'Elena Zalcio del Cenaldos, sa jeune et charmante épouse. Son unique amante depuis la NUIT DE LA MORT.

*

On le déposa sur le rebord de la piscine, marbre de Carrare incrusté de pierres précieuses, et de grosses mains velues commencèrent à comprimer sa cage

thoracique. Luis venait de naître, et cependant il savait déjà que la mort l'attendrait, patiemment, jusqu'à sa vingt-troisième année, comme un prédateur personnel caché à l'angle du destin.

Et dans ce corps qui n'était pas vraiment le sien, qui ne l'était plus, Luis regardait sa mère, allongée à côté de lui, évanouie... et, d'une certaine manière, il se contemplait également lui-même : son petit visage ridé, violacé, ses lèvres bleues crachant du liquide amniotique et l'eau vineuse de la piscine.

Il était sûr de s'en sortir ! Sa mort était ailleurs, et il l'avait fuie. La peur avait peut-être crevé la peau du temps... et il s'était éloigné le plus possible de cet instant fatidique.

Une voix se détacha du brouhaha extérieur.

– Ça y est, il respire normalement !

Et comme ses pensées se bouscuaient douloureusement dans sa petite tête aux os encore mous, il s'enlisa dans le marbre et les pierreries. De nouveau occupés à leurs jeux sexuels, les autres ne s'aperçurent de rien. Mais, après tout, il n'y avait peut-être rien à remarquer !

*

Acropole Zéro palpait au centre géométrique de New Brasilia comme une méduse iridescente. Les deux tiers de son corps gélatineux se cachaient pudiquement sous la surface de la ville.

Le maître d'œuvre de cet édifice était une petite boîte de platine contenant un complexe mémoriel qui fonctionnait selon le principe du laser optique. Il lui avait fallu un peu plus d'une seconde pour enregistrer toutes les manifestations créatrices répertoriées depuis l'aube des temps. Elle pouvait analyser en un souffle la stèle numéro seize de Tikal, une cloche en bronze de l'époque Ts'in, une partition de Hans Werner Henze ou de Scriabine, un texte de Marcelin Pleynet ou de Fontenelle.

Mais cette petite boîte, *a priori* un simple ordinateur ultraperfectionné, avait une caractéristique unique : toutes les cases mémorielles étaient reliées au cerveau de l'Habitant.

L'Architecte au noyau cérébral de platine, ou plutôt l'Habitant, comme il convient de le nommer, circule maintenant entre les dunes oranges d'Enfer 2. Vêtu de cuir rose, il filme toutes les activités des « visiteurs ». C'est le seul complexe vivant,

méta-humain/méta-machine, capable de le faire. Robots et humains y ont laissé membres et boulons, incapables de dissocier la réalité propre d'Enfer 2 et la matérialisation des fantasmes des visiteurs. Mais c'est le but du programme. Le but de Mirabelle d'Ellevent.

Au centre de New Brasilia, Acropole Zéro, poumon unique de New Brasilia, palpitait telle une hydre géante.

Et, très loin sous terre, en son centre, disséminé dans vingt-deux cuves contenant du liquide physiologique, Jérémia Rumford, prince de New Brasilia, écoutait vivre sa ville.

*

En jaillissant du bitume, Luis entendit le rire du petit enfant mauve grincer dans l'air tiède. Il avait cinq ans, et il récoltait les arapèdes technologiques au centre de la mécanique basse. Cette pensée l'amusa. Ou plutôt, elle amusa son MOI âgé de vingt-trois ans. L'âge de sa mort. Cette pensée ne l'amusa pas du tout. Et, dans l'un des recoins de sa mémoire, une eau noire et visqueuse clapota dans les douves d'Enfer.

Il avait cinq ans, et il voyait les automobiles, au loin, nappées de brume et de soleil liquide : un troupeau de bisons crachés par la panse d'un ordinateur fou. Les bisons étaient mauves. Lui aussi était mauve. Il était mauve parce qu'il le croyait. Et ainsi, tout autour de lui était mauve. Tout, sauf les bijoux délaissés par la marée de métal.

Le petit enfant souriait en ramassant les minuscules étoiles de verre, fragiles résidus de combats titanesques, d'affrontements apocalyptiques. Et la marée, huilée par des éclats de ciel brûlants, recouvrit l'asphalte mauve du parking. Les monstres mécaniques se frôlant rageusement à la recherche de l'affrontement. Les branchies d'acier claquant dans l'incidence liquide des mouvements.

Lorsque deux monstres s'agrippèrent rageusement, en un jaillissement d'étoiles multicolores, l'enfant s'endormit. MAUVE comme une VILLE assoupie.

Et, lorsqu'il s'enfonça lentement dans le bitume, Luis sut qu'il allait repartir vers une autre époque de sa vie. Attiré comme par un aimant vers quelque rémanence traumatique de son inconscient. Et il se laissa faire. Pour l'instant, il avait encore trop peur de sa mort, de LA MORT, pour réagir.

*

La porte capitonnée se referma derrière Luis. Le repaire de Jérémia Rumford était sombre. Seules les cuves brillaient légèrement d'une lumière interne, irréaliste, alignement de feux follets attestant depuis près de trente ans la seconde naissance de Jérémia, l'être multiple.

– Avance, mon fils.

Luis ne bougea pas. Une lampe bleue s'alluma au-dessus de sa tête.

– Je suis peut-être le produit de votre semence et de celle d'Elena, mais je ne suis pas votre fils, ni le sien, monsieur Rumford ! Et je préférerais n'avoir jamais vécu pour ne pas vous connaître. Savez-vous que le simple fait de vous voir me donne la nausée, m'incite à vomir ? La présence d'un père devrait éveiller d'autres réflexes, non ?

Les feux follets s'agitèrent, puis s'immobilisèrent complètement. Un silence noir, visqueux, dégouлина le long des parois métalliques. La lumière bleue avait disparu. Le bunker de Jérémia était maintenant ce qu'il était toujours lorsque personne ne lui rendait visite : un cylindre froid, noir et gluant. Glacé, ténébreux, visqueux. Le repaire d'un dieu. D'un monstre.

La voix synthétique s'extirpa mollement des membranes.

Une rage contenue l'agitait de brusques changements de vitesse.

– Tu cherches à saboter toute mon œuvre, fils maudit. Tu veux détruire ma puissance, détruire New Brasilia, mais sache que cette puissance est sans limite. Je contrôle tout dans cette ville ; et je suis même prêt à te tuer, si tu t'obstines à me tenir tête.

Luis sourit dans l'ombre du blockhaus. Et, malgré le noir total, Jérémia Rumford vit ce sourire.

– Pourquoi ris-tu, fils indigne ?

– Oh ! pour rien... Je pensais simplement à cette cuve située autrefois à l'extrémité *droite* de votre corps, jusqu'au jour de ma conception ; et à son ridicule occupant, aujourd'hui décédé. (Le sourire se transforma alors en un rictus de colère et de haine.) Votre arbre généalogique a fini de pousser, monsieur Rumford, bouffé par les vers et la corruption. Si vous me tuez, la dernière branche s'en ira avec moi ; et si vous ne me tuez pas, je vous promets que votre prétendue puissance ne résistera pas à mon désir de vous détruire. Vous êtes fini, monsieur Rumford ; vous et toute votre armée de despotes dégénérés !

La main de Luis toucha la porte capitonnée, et celle-ci s'ouvrit sur la lumière extérieure. À l'instant même où elle se refermait, un énorme poing percuta le métal.

Luis préféra ne pas réfléchir sur son point d'impact.

*

Luis ne savait pas où se trouvait cet univers de coton blanc dans lequel il déambulait – coton mental ? Il ne pensait pas vraiment que son intrusion dans la réalité par l'intermédiaire du sol indiquât que ce lieu se trouvait sous la surface de la Terre. Il aimait cependant si fortement sa planète que toutes les routes du temps ne pouvaient qu'y passer. Et la sienne la traversait de part en part.

Il était ressorti à l'époque où sa mère affichait outrageusement sa voracité sexuelle, celle où son père rugissait tel un pantin morbide dans ses cuves aux reflets maléfiques, celle où la Terre, son seul et unique amour, n'était plus que le dépotoir d'une évolution dénaturée, réceptacle purulent du phénomène humain, et il n'avait jamais pu reprendre possession de son corps. Il n'était que le spectateur insubstantiel des événements marquants de sa vie passée.

Et ces derniers le dégoûtaient encore plus que lorsqu'il les avait réellement vécus.

Que cet univers de coton blanc, peuplé par son unique pensée (âme ?) était tiède en comparaison.

Mais il était impossible de s'y fixer. Et il se sentit de nouveau attiré par son passé, amer et lugubre.

Il ne lui restait plus qu'une issue, il en était maintenant certain : sortir quelques secondes avant sa *mort*, et empêcher son corps de franchir la verrière d'Enfer.

– Terre mère, je t'aime, murmura-t-il.

Et il creva sa tendre carapace.

*

Comme un immense serpent de métal qui se mord la queue, l'usine enserrait New Brasilia dans l'étau de son corps brillant. La moitié de la superficie de la ville. Les deux tiers de la population de la ville. Une autre ville.

Mais dans le corps du serpent régnait un silence de mort. Aucun processus de digestion ou de respiration n'agitait la multitude de leviers, de câbles et de cadrans qui tapissait la surface des murs.

Des gardes-gnomes vêtus de cuir rouge arpentaient les couloirs silencieux et glacés.

Le serpent n'était que la tête de l'usine.

Le corps, cent fois plus grand, dévorait les profondeurs de la terre.

Les opérateurs de l'usine ne savaient même pas ce qu'ils créaient. Ils recevaient l'ordre d'ouvrir telle ou telle vanne, d'augmenter ou de diminuer la vitesse de telle ou telle rotative ; et dans les entrailles du monstre, d'étranges entités naissaient entre les rouages.

Les ouvriers étaient de simples relais.

Jérémya Rumford, quant à lui, était directement relié à la mémoire centrale.

Les gardes, eux, surveillaient.

Un petit animal glissa la tête entre deux câbles et s'élança vers l'autre côté du couloir. Probablement une souris.

Les cellules photoélectriques cliquetèrent, et trois rayons bleutés jaillirent.

Trois gardes-gnomes, la main tendue vers un point de convergence, conservaient une immobilité absolue... jusqu'à ce qu'un bras mécanique vienne nettoyer le sol du petit tas de cendre qui était venu troubler sa brillance et sa pureté.

Trois points rouges s'éloignèrent alors dans les couloirs silencieux et glacés. Et le serpent s'endormit dans cette nuit prolongée où ses cases mémorielles avaient été volontairement mises en grève.

*

Nous avons été manipulés, songeait Luis. Cette grève éclair aussitôt suivie par un accord entre le syndicat et la direction était voulue, orchestrée par Jérémya. Un simple moyen de pression pour obtenir le marché cybernétique avec New Reykjavík : une arnaque !

Luis bouillonnait. Il avala un comprimé (tranquillisant euphorisant) et enclencha rageusement la touche du téléscripteur.

Être manipulé, c'est être libre de refuser cette manipulation. Manipuler, c'est risquer de perdre, à tout moment, cette position de force factice. La force est du côté de ceux qui ont le pouvoir de la briser, les autres ne peuvent que la perdre. New Brasilia n'existe que par le fonctionnement de l'USINE. Briser la production revient à briser le profit. L'Usine doit devenir DÉFINITIVEMENT le repaire du silence. Et vous pourrez enfin crier.

Luis Zelcio

D'ici trois minutes exactement, Renald prendrait la feuille entre ses doigts graisseux. Encore quelques minutes, et les tracts circuleraient entre les mains fatiguées et meurtries des ouvriers.

Ensuite...

Luis émergea d'un des sas nord d'Acropole Zéro. Il lui fallait environ un quart d'heure pour atteindre l'Usine, à la sortie de la ville.

*

Dès qu'il fit surface, il se rendit compte que l'étrange luminosité qui baignait les lieux ne pouvait être que celle d'un rêve ou d'une poche artéfactuelle de son passé.

Deux statues d'obsidienne surgirent en un craquement minéral du parterre de mousse bleue. Elles s'immobilisèrent dans la lumière verte du sous-bois, nimbées d'une opacité océane.

– Qui êtes-vous, Mirabelle ?

– Je suis peut-être...

Une série de petits craquements, aux quatre coins de la forêt de chênes, annonça la naissance d'autres statues.

– Ou bien alors...

Monstres géologiques enfantés par la nuit des espèces. Souvenirs.

Mirabelle était nue. Et ses longues jambes blanches crevèrent la peau du lac de jade. Luis aussi était nu. Il plongea d'une petite plate-forme moussue, à droite de la cascade. L'eau l'engloutit. Poche utérine. Tiédeur. Souvenir.

Il refit surface entre les jambes de Mirabelle.

Auparavant, une éternité, peut-être... il avait longuement admiré l'angle formé par la rupture de l'eau et de l'air, imprimé avec délicatesse sur ces routes désirables. Plus loin – à l'infini, peut-être ? – tremblant derrière le

rideau/interface du liquide et du gaz, le triangle noir du sexe, sur la roche floue, au pied d'une blancheur encore plus désirable.

Et il avait surgi entre les jambes de Mirabelle.

Elle lui avait alors décoché un violent coup de pied dans la mâchoire. Ses petits pieds d'albâtre, si désirables eux aussi. Et le sang s'était mis à couler de ses lèvres éclatées, de ses gencives meurtries. Tiédeur. Le goût de vase du lac, saupoudré de sel et de sucre. Souvenir.

Puis la plante de son petit pied de nacre avait touché son crâne, le poussant vers les profondeurs vert et jaune. Vers l'oubli.

Mirabelle. Inoubliable.

Mirabelle d'Ellevent. Si belle... si désirable !

*

Lorsque Luis franchit le sas de l'usine, il pénétra dans l'antre coruscant d'un holocauste naissant.

Dans le ventre du serpent, la faune viscérale venait d'engager une lutte sans merci. Des millions de fantômes gris et sans armes contre un millier de diables rouges, armés jusqu'aux dents.

Les gardes-gnomes tiraient des projectiles par tous les orifices de leurs corps. Des gaz toxiques jaillissaient de leurs narines. Jaune, vert, orange : mortels. De longues aiguilles sifflaient dans les coursives, expulsées de l'extrémité béante de leurs doigts. Les oreilles crachaient des jets de liquide fumants : acides, huile bouillante, plomb en fusion.

Et les fantômes gris s'écroulaient.

– Non...

Luis courait, à la recherche d'un visage connu. Il trébucha plusieurs fois sur des corps recroquevillés, et reçut une giclée d'huile bouillante sur l'avant-bras. Il ne réagit même pas. Il vit alors Renald, affalé sur un pupitre de commande. Il se précipita vers lui en bousculant gardes et ouvriers, et le prit par les épaules.

– Pourquoi avez-vous fait cela ? (Il le secouait.) Pourquoi ?

Les paupières de Renald papillotaient. Il n'arrivait pas à les maintenir ouvertes. Ses lèvres grises tremblèrent.

– À l'autre extrémité... de... l'usine !

Ses paupières se fermèrent. Luis le gifla.

– Accouche, bon Dieu ! Qui a provoqué tout ce merdier ?

– Un ouvrier... dans la section nord-est... a détruit... un garde. Et en moins... d'une seconde... toute l'usine... Oui... toute l'usine... J'ai mal, Luis... très mal. Ses paupières se fermèrent de nouveau. Les traits de Luis se relâchèrent ; ses nerfs se détendirent.

– Oui, un ouvrier... tout simplement. Excuse-moi, Renald...

Ce dernier avait les mains plaquées sur son ventre, et Luis pensa qu'il s'agissait là du siège de la blessure. Il les délia avec douceur, et l'étonnement lui glaça la nuque.

Puis la terreur le submergea.

Il lâcha brusquement les mains de Renald, et recula en chancelant. Les yeux toujours rivés sur ce trou béant où s'entrecroisaient les arborescences fuligineuses de tiges de nylon et de métal. Et sur les pourtours de... la plaie ? là où la balle explosive n'avait pas grillé... la chair ? un liquide jaunâtre, semblable à de l'huile, suintait lentement.

– Qu'est-ce que cela signifie ?

Tout en reculant, Luis buta sur un corps. Il se retourna, tremblant, et son regard rencontra aussitôt le bras de l'ouvrier, cisailé sur toute sa longueur. Et les os de plastique brillaient sous les vaisseaux de nylon et les tendons d'acier, alors que le sang, jaune, coulait comme de l'huile sur le parquet luisant de l'usine.

L'image prit alors naissance tel un souvenir.

Tout en bas, dans les entrailles du monstre, les entités qui naissaient mystérieusement entre les rouages avaient maintenant un visage. Luis hurla.

– Dites-moi que je deviens fou !

Un garde-gnome s'approcha de lui. Les forces décuplées par la peur et la folie naissante, Luis arracha un levier d'une console de commande. De minuscules flammèches jaune et bleu crépitèrent. Avant que le garde réagisse, Luis lui perfora le ventre. Et un liquide rouge bouillonna sur le cuir rouge.

La flaque qui se formait peu à peu sur le sol luisant de l'usine, à côté du garde terrassé, ne pouvait être qu'une flaque de sang.

Cette fois-ci, Luis n'eut même pas la force de crier.

Et alors que la voix synthétique de Jérémia Rumford s'extirpait mollement des murs, deux gardes l'immobilisèrent.

– Tu prends trop de comprimés nocifs, fils indigne. Tous ces calmants me paraissent avoir sérieusement ébranlé ta raison. Une longue période de repos... voilà ce qu'il te faut !

Une aiguille se planta à la saignée de son coude gauche.

Une douleur lancinante lui rappela alors la blessure infligée à son avant-bras par l'huile bouillante. Mais il n'osa pas la regarder.

Et puis, au loin, perdue entre la nuit et une forêt d'arbres morts, Mirabelle l'appela. Mirabelle d'Ellevent... si belle, si désirable.

*

Luis naviguait dans cette nanoseconde dilatée où le transfert dilacérait le temps. Il essaya encore une fois de diriger sa pensée, ou plutôt de « se » diriger vers cet instant crucial où sa fuite l'avait condamné... Une ou deux minutes avant SA MORT.

Et il se retrouva...

La porte capitonnée se referma derrière Elena Zelcio. Les vingt-quatre cuves bouillonnèrent à l'unisson.

– Bonjour, Elena, ma chère femme. Tout va comme il te plaît ?

– Comme toujours lorsque je vous rends visite, mon cher époux...

Les yeux glaireux de Jérémia Rumford s'entrechoquèrent, et de petites bulles roses et vertes entamèrent une valse baroque dans la cuve centrale.

– J'ai fixé la date de votre « impérieuse nécessité de maintenir la continuité généalogique ».

– J'en suis heureux, ma chère épouse. Et quand votre joli corps sera-t-il prêt à recevoir ma semence ?

– Aujourd'hui même. À l'instant.

... quelques minutes avant...

Elena desserra l'étreinte des deux doigts qui maintenaient sa vaste cape en soie mauve, à la base du cou. Et elle se retrouva nue.

Une onde d'agitation bariola toutes les cuves de savantes frises polychromes.

Le visage dur et froid comme ceux des personnages de Léonor Fini, pâle et résigné comme ces femmes lourdes de toute absence de temps de Paul Delvaux, Elena se coucha sur le lit circulaire qui venait de surgir du sol.

Elle écarta les cuisses, releva les genoux, puis la tête pour fixer la cuve centrale.

– Je suis prête.

Dans les cuves, les bulles s'évanouirent. Un râle sourd, angoissé, parcourut le mur circulaire. La membrane des haut-parleurs parut se tendre, aspirée par l'hésitation.

– Eh bien, qu’attendez-vous ?

Deux lumières rouges s’allumèrent au plafond.

Un bras mécanique jaillit du mur et se dirigea vers la cuve la plus extrême, sur la droite. Il enclencha un interrupteur, et deux pinces s’emparèrent de la chose flasque qui flottait dans le liquide physiologique. Elle se débattit comme une minuscule créature abyssale. Lorsqu’elle émergea, la main de caoutchouc s’en empara et la déposa sur le lit, dégoulinante de liquide jaunâtre, entre les cuisses d’Elena.

Elena avait fermé les yeux, mais le reste du corps n’avait pas bougé d’un centimètre. Le visage froid et dur, pâle et résigné.

Un autre bras mécanique s’approcha, et planta deux électrodes dans la masse de chair qui palpitait sur le drap de velours blanc.

Et le sexe décharné de Jérémia Rumford, prince de New Brasilia, maintenu en vie depuis plusieurs années pour cette unique épreuve, entra en érection.

Plusieurs bras mécaniques s’affairaient maintenant dans la pièce ; et les mains de caoutchouc s’agitaient nerveusement telles d’absurdes bestioles préhistoriques.

Une injection d’aphrodisiaque et un massage clitoridien préparèrent Elena à recevoir l’organe décharné de son fidèle époux.

Celui-ci pénétra enfin un vagin dilaté par l’illusion et la résignation, mais prêt à accomplir les premières étapes physiologiques de la procréation ; et pour Jérémia Rumford, cela seul importait.

Hors de leur milieu nourricier, les cellules du sexe mouraient à toute vitesse, et aucune seconde ne méritait d’être perdue. Les bras mécaniques accélèrent leurs mouvements. Injections, massages, sondes, et enfin Elena gémit. Les liquides indispensables à la réussite de l’accouplement mouillaient maintenant abondamment ses muqueuses. Une canule, reliée à un flacon contenant un peu de sperme de Jérémia Rumford, récupéré miraculeusement après la nuit de la mort, fut glissée dans son urètre. Et les liquides se mélangèrent. Ce fut alors l’instant atemporel de...

... sa conception.

Luis était nulle part et partout. Envahissant le Rien d’avant sa naissance, là où les choses étaient sans être, où les choses étaient peut-être autre chose. Luis avait surgi dans ce néant comme un autre néant, et leur rencontre avait formé un tout. Une masse totale, infinie, d’où sa pensée avait extrait le devenir de sa pensée : sa mère nue rose belle froide distante insondable garce aux mamelles

gonflées de vice au ventre engrossé de sperme salope de mère qui l'avait élevé dans la fiente de ses fantasmes bouillants et son père réduit à un simple pénis boursoufflé de brûlures tailladé par les flammes de la corruption l'impérialisme d'une pensée stratifiée stratifiant les autres pensées toujours inférieures lui le sommet de la pyramide le dieu le monstre l'être abject assujettissant les masses sous sa coupe débordant d'absence d'éthique.

Le dieu, le monstre.

Et le choc avait eu lieu. Le choc d'avant sa naissance. Devenu en un instant le choc de sa naissance.

Comme une bombe, au sein d'un misérable spermatozoïde, il s'engouffra dans le tunnel/vagin de l'Enfer d'Elena salope-nymphomane, à la recherche de cet ovule maudit qui allait affirmer sa naissance.

*

Luis regarde les lianes noueuses hérissées de larges épines rouges courir le long des murs. Depuis son arrivée à Enfer, son cerveau a été *travaillé* et sa mémoire est une passoire. Il se souvient. Oublie. Croit se souvenir.

Devant, le garde/infirmier, entièrement vêtu de cuir vert, avance de sa démarche mécanique.

Luis se jette soudain sur lui, l'empoigne par une épaule et le force à s'arrêter. Lentement, d'une langueur minérale, le garde se tourne et son bras se lève. La paume vers le sol, les doigts écartés, il regarde Luis de ses yeux d'acier.

Les yeux de Luis fixent les fentes sombres des yeux du garde. Un tic nerveux soulève alors sa paupière droite, un autre la commissure des lèvres, sur le même côté. Puis c'est le tour de l'épaule, la main, la hanche, le pied. Tous les muscles de Luis s'emballent comme des larves s'agitant sous la peau.

– Mais tu vas me dire à quoi rime ce cirque ! Pourquoi suis-je ici ? Pourquoi ne me laisse-t-on pas partir ?

Il secoue le garde au rythme désordonné de ses tics nerveux.

Sous le cuir vert, toute vie paraît s'être éteinte, minéralisée. Mais, sous les regards liés, insidieuses, émergeant des tubes correspondant au médus et à l'annulaire, souples comme des anguilles, deux aiguilles télescopiques se frayent un passage entre le manège fou des gestes et des mots.

La première se loge à la saignée du coude gauche, la seconde dans la région sous-orbitaire droite. Toutes deux avec une précision et une douceur inouïes.

Et, alors que les lianes se métamorphosent peu à peu en rameaux de vigne vierge, version automne, le garde/infirmier ramasse délicatement le corps inerte de Luis et disparaît, chargé de son fardeau, sous la végétation envahissante.

*

Encore une poche de temps vicié, se dit Luis. Ou bien... un cauchemar.

La roue avant jaillit du bitume. Puis les chromes des amortisseurs apparurent, étincelant sous le soleil vertical d'un midi éternel. Le guidon, tenu par deux mains gantées, émergea, accompagné du bruit du moteur. Puis ce fut le tour du réservoir, jaune et noir, en forme de poitrine de femme. Et enfin le siège, la roue arrière et les gigantesques tuyaux d'échappement, dressés insolemment vers le ciel bleu plomb.

Les yeux de Mirabelle qui riait comme une folle, et Luis qui hurlait au rythme du moteur.

La moto s'éloigna dans un nuage de poussière, vers cet éternel midi qui crevait l'espace comme une gigantesque et unique braise incandescente.

La route, serpent gris gémissant sur cette plaine de sable, sous les morsures des pneus dégoulinants de chaleur. Luis accéléra. Comme une folle, Mirabelle riait, et il hurla encore plus fort.

Sur la gauche, un plateau mystérieusement brisé par quelque éruption géologique dévoilait ses viscères de craie et de roche volcanique. Niché à même la paroi, un village/insecte buvait de longues rasades de lumière bleutée. Souvenir. Désir.

– Mirabelle, je vous aime... Je voudrais...

– ... faire l'amour ? Eh bien, arrêtons-nous.

Le sable était brûlant. Tiède son corps... oui, tiède comme du sang. Lorsqu'il la pénétra, elle le mordit violemment à l'épaule. Premier stigmaté d'une architecture sexuelle imbibant le sable de minces traînées rouges. Oui... tiède. Et, sous l'orgasme naissant, elle le mordit comme une panthère, une tigresse, une lionne. Souvenir. Désir. Haine. En ces instants, il la haïssait autant qu'il la désirait. Elle lui offrait peut-être son corps pour refouler ce besoin qu'il ressentait, sournois, souterrain, de la tuer !

Non, Mirabelle, si désirable. Ton sexe si tiède. Le sable.

SANG.

À l'instant même où sa semence jaillit – cas(sac)cade – leurs bouches collées par l'orgasme, elle le mordit une ultime fois et lui sectionna la langue.

En regardant ce morceau de chair, sa chair, recouvert de cristaux et de sang, en sentant la douleur rayonner comme une boule de feu dans sa bouche, il sut qu'il devait la tuer.

Oui, la tuer. Il pourrait alors la désirer sans crainte. Vraiment.

La désirer.

Mirabelle d'Ellevent. Si belle... si désirable.

*

Ils attendent tous, assis dans des fauteuils en osier, ou bien allongés sur des chaises longues aux motifs exotiques. Face à la véranda, légèrement en contrebas, des jardins à la française s'étendent à perte de vue. Et la vue ne peut que se perdre dans cet amoncellement de trompe-l'œil.

Quand Luis s'avance vers le bord extrême de la véranda, les jardins paraissent s'éloigner. Et, lorsqu'il arrive au niveau des premières marches, ils ne sont plus que figures géométriques, vert et blanc, à des kilomètres de là. La première marche est en marbre blanc. Le nombre 100 000 y est gravé en chiffres d'or. La suivante est rose pâle, et elle porte le nombre 99 999. Puis une vert pomme, 99 998. Lilas, 99 997. Safran, 99 996...

Toutes en marbre, gravées d'or.

Et sur chaque marche, un garde/infirmier le scrute de ses pupilles mécaniques.

Il rejoint les autres et s'assoit sur une chaise en osier.

En face de lui, Diane Devers croise et décroise ses jambes en secouant sa jupe. Elle aère son volcan personnel, pense Luis en réalisant soudain combien la chaleur ambiante est intolérable. Une goutte de sueur frôle l'angle de l'œil droit de Diane Devers, dégouline le long de sa joue empourprée à toute vitesse, puis ralentit dans les plis formés par la commissure des lèvres : une erreur fatale. Sa langue de serpent jaillit, happe la misérable goutte, et regagne sa tanière sans bruit. Derrière elle, le mur est recouvert de minuscules lianes jaunes qui grouillent comme des vers.

D'un revers de main, Luis essuie sur son front la ligne de sueur dont le niveau, baissant progressivement, allait atteindre les sourcils.

Allongé sur une chaise longue entièrement dépliée, Subal Radji, noyé dans la vastitude de vêtements trop grands pour son corps émacié, se perd probablement dans les fausses pistes de quelque mystérieux *koan zen*.

Derrière Luis – il ne la voit pas, mais il la sent – Amélia Richter doit probablement se ronger les ongles, ou bien cherche-t-elle à craquer son pucelage avec ses doigts grignotés, qui glissent sans effet sur cet hymen durci par les années et les prières, opaque, d'obsidienne ?

Il ne connaît pas la quatrième personne, un adolescent arrivé à Enfer aujourd'hui même. Les cheveux bruns bouclés, les yeux gris comme un ciel d'orage, la peau mate, plutôt mince, mais les muscles relativement bien dessinés sous un petit polo kaki.

Il ne le connaît pas, mais il va bientôt le connaître.

La véranda s'incline, se dilue dans une gelée mauve, puis devient océan. Ils reposent sur une forêt d'algues brunes ; le contact sur la peau est agréable. Tout cela se déroule en un fragment d'espace, sur quelques mètres de temps.

Les algues s'écartent, et ils tombent entre des rangées de bandes gélifiées au contact électrisant.

Alors, le noir s'installe en un éclair.

Un encrier qui éclate au sein des globes oculaires.

Et, dans cette atmosphère utérine, prend naissance un son, une image, une odeur... qui sait ? Et Mirabelle d'Ellevent leur parle... ou bien les regarde. Qui sait ?

La séance collective commence.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS PARLE. N'OFFREZ AUCUNE RÉSISTANCE MENTALE. LAISSEZ LA FUSION VOUS LIBÉRER D'UN FARDEAU INDIVIDUEL TROP LOURD. UNISSEZ-VOUS, ET NOYEZ-VOUS DANS MON CORPS. MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. LAISSONS AGIR LE PROCESSUS D'INTERPÉNÉTRATION...

Au centre du plafond, le ventilateur s'agite telle une libellule géante, clouée vive sur le plâtre sale. Des taches de graisse et de noir de fumée maculent ses ailes en traçant le schéma d'une pollution imaginaire. Luis voit ce décor comme projeté sur un écran de télévision. Et, sur le lit au drap framboise, s'arrête son regard. Plan-séquence d'un simple coût. L'astragale et le coude de Diane, la cheville et le poignet droit d'un homme, qu'il ne connaît pas, forment les quatre angles de l'image. On ne voit pas les visages.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. ENFER 2 VA BIENTÔT APPARAÎTRE. NE CHERCHEZ PAS À BRISER LA FUSION À CE MOMENT-LÀ. LAISSONS AGIR PLEINEMENT LE PROCESSUS D'INTERPÉNÉTRATION...

Le regard/caméra se déplace vers la gauche. Sur le visage de Diane. Ses yeux, embués de larmes, fixent l'insecte agonisant, crucifié inutilement au plafond de cette chambre sordide. Perdue sans raison dans les viscères fétides d'un hôtel sordide. Et le sexe de cet homme, dont elle ne connaît même pas le nom, fouaille férocement son vagin. Ce n'est pas pour cela qu'elle pleure ; pas pour ce qu'elle fait... mais pour tout ce qu'elle ne fait pas.

Luis participe, simultanément, à une autre scène. Il a douze ans et il regarde sa mère, nue, en compagnie d'une autre femme et de deux hommes. Ils se touchent, se lèchent, gémissent. Une odeur forte, musquée, baigne la pièce. Et sa mère l'appelle...

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. ENFER 2 VA BIENTÔT APPARAÎTRE. ET, COMME LES AUTRES FOIS, SOUVENEZ-VOUS QUE LES ÉLÉMENTS PROPRES À CET UNIVERS AURONT SUR NOUS UN DOUBLE EFFET : SUR ENFER 2, BIEN SÛR, MAIS AUSSI SUR ENFER. ALORS, SOYEZ VIGILANT. CECI EST PLUS QU'UNE SIMPLE SÉANCE THÉRAPEUTIQUE, C'EST AUSSI UNE ÉPREUVE...

Et Diane Devers, Amélia Richter, Subal Radji et Graël regardent Luis qui s'approche, hésitant, des corps emmêlés.

Et Luis regarde Diane, en larmes sous l'homme haletant, sous le ventilateur assassiné. Ils la regardent tous. Et ils braquent tous un regard de voyeur sur les cataclysmes cathartiques d'Amélia Richter, de Subal Radji, de Graël. Sur leur passé traumatique, leur lente marche vers l'enfer.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. ATTENTION, ENFER 2 VA SE MATÉRIALISER DANS TRENTE SECONDES...

Et alors qu'Enfer 2 étale de toutes parts ses ondulations sablonneuses, Subal Radji voit l'Univers, gros comme une balle de golf. Amélia Richter voit Jésus-Christ, érectant, qui l'embrasse et la pénètre. Diane voit des centaines d'enfants qui gambadent autour d'elle, ses enfants. Graël voit un gigantesque être de chair et de métal. Et Luis voit une femme, plus belle qu'un soleil, qui s'apprête à le tuer.

Cependant, une seule chose est sûre : ils voient tous Mirabelle d'Ellevent.

Des dunes à l'infini. Un horizon de poumons cristallisés : Enfer 2.

– Diane !

– ...

– Diane !

Lentement, comme soulevée par d'invisibles treuils enfouis dans le sable, Diane se redresse. Ses avant-bras glissent vers son ventre, son buste se dresse, ses paupières clignent, ses lèvres, immobiles, attendent que celles de Luis s'animent de nouveau.

– Diane, lorsque nous fusionnons, au début du processus d'interpénétration, vous voyez un fragment de mon passé, n'est-ce pas ?

– Et vous, que voyez-vous ?

Luis ondule dans l'air tremblant du désert. Ses lèvres frémissent un instant, puis se stabilisent en un sourire équivoque. Enfin, il s'assied à côté d'elle.

– Oui, vous avez raison... ma gêne est stupide.

Il prend des poignées de sable orange et les jette au loin.

Son regard se perd dans les milliards de cristaux qui établissent un pont entre son pied droit et son pied gauche. Puis il s'éloigne d'un pas rapide.

Luis n'est déjà plus qu'un minuscule point noir perdu dans l'entrelacs des dunes orange, Diane est de nouveau allongée sur le sable tiède ; et par un mystérieux processus mimétique, sa peau prend la couleur du désert. Une orange mûre à la chair juteuse.

Graël, Subal et Amélia, où qu'ils soient, ne peuvent être qu'ici, sur Enfer 2.

Et dans le ciel d'Enfer 2, le soleil est un disque de cuivre.

*

Dans cet univers de coton où il avait fui sa mort, dans cette absence de temps que ne caractérisait rien d'autre que l'imprévisible, Luis essaya encore une fois de se diriger vers cet instant fatal où il avait essayé de fuir Enfer ; où il avait inconsidérément provoqué son éternelle souffrance. Il fallait tout effacer. Le temps pouvait sûrement le permettre puisqu'il s'y déplaçait... À moins que cet univers de coton ne soit la *mort* ! Et son âme maudite y naviguait désormais pour l'éternité, à la recherche d'un but inaccessible, en refaisant sporadiquement surface vers les zones sinistrées de sa vie...

Lorsqu'il émergea du sol, entre deux dalles métalliques, ses pensées s'arrêtèrent net :

Une phlegmasie généralisée triturait les viscères de l'Usine.

Luis avait réintégré son corps au moment de la révolte... et il se dirigeait vers Renald. Le trou béant où s'entrecroisaient les arborescences fuligineuses de tiges de nylon et de métal.

– Pourquoi avoir fait cela ? Pourquoi ?

Les paupières de Renald tremblaient comme de la gelée.

Ce liquide jaunâtre semblable à de l'huile, qui suintait lentement sur les pourtours de la plaie.

– C'est quoi ce foutu merdier qui te sort du ventre ?

Il avait parlé ! c'était lui, Luis 2, intrus dans cette tranche d'espace-temps, qui venait d'actionner les cordes vocales d'un corps qui ne lui appartenait plus... L'autre Luis s'était retiré.

– Pourquoi ne saignes-tu pas normalement ?

Renald le regarda fixement, réussissant à immobiliser ses paupières un court instant, puis il regarda son ventre.

– Tu es fou, Luis ! Cette bouillie rouge... qui me sort... du... bide... c'est de la... mer... de... peut-être ?

Luis se souvint alors du garde.

Il se retourna au moment même où celui-ci allait le frapper du tranchant de la main. Il se jeta à terre, fit une roulade et se retrouva accroupi à deux mètres de là. Le médus du garde était déjà pointé sur lui. En un éclair, Luis arracha une de ses dents et la jeta sur son adversaire. Elle implosa au point d'impact, et le crâne du gnome rouge apparut comme transfiguré par une glace déformante.

Et le sang, rouge, humain, coula sur le cuir rouge. Ce qui aurait dû être une machine saignait comme un homme.

– Dites-moi que je deviens fou ! Dites-le-moi !!!

Luis reprenait possession de son corps.

Et le rire synthétique de Jérémia Rumford vibra le long des cloisons métalliques.

– Je suis le maître de cette ville, fils indigne. Le dieu de New Brasilia. Les hommes comme les machines sont tous mes sujets, mes esclaves. Toute la terre m'appartient. Je dispense la vie et la mort comme bon me semble. Et ni toi, ni personne ne pourra y changer quoi que ce soit !

Les deux gardes l'avaient immobilisé. Le temps reprenait son cours normal. L'aiguille se planta à la saignée du coude, et il vit son bras.

– Tu prends trop de comprimés nocifs, fils indigne. Tous ces calmants me paraissent avoir sérieusement ébranlé ta raison. Une longue période de repos... voilà ce qu'il te faut !

Sa vision était trouble, mais il voyait comme...

... une petite étoile, perdue entre la nuit et une forêt d'arbres morts.

Et alors que son corps se diluait entre deux dalles métalliques, il entendit la voix de Mirabelle.

Mirabelle d'Ellevent. Si belle... si désirable.

*

Diane est de nouveau allongée sur le sable tiède. Luis n'est plus qu'un point noir perdu dans l'entrelacs des dunes orange. Et Graël et Amélia Richter sont peut-être morts...

À l'ombre d'une corniche de sable, entre deux épineux aux fruits ronds et rouges, Subal Radji contemple son sexe. Il a essayé plusieurs fois d'adopter la position du lotus (*Padmasana*), mais il manque encore trop de souplesse pour garder cette position sans se fatiguer. Et la fatigue, aussi bien nerveuse que musculaire, est la première entrave à la concentration yogi.

En ce moment même, Radji se concentre. Intensément. Lors de son premier séjour sur Enfer 2, le *koan* zen lui était apparu en lettres de feu. Mirabelle d'Ellevent l'avait hurlé de sa bouche de ténèbres. Pour lui... lui seul !

Il paraissait impénétrable. Il ne l'était pas.

Et maintenant, lors de son troisième séjour sur Enfer 2, Radji vient de le comprendre.

Il fixe son entrejambe. Ses yeux sont deux billes de verre. Son corps, une statue de glaise. Il est nu, agenouillé, les fesses sur les talons, les mains jointes devant la poitrine, les cuisses légèrement écartées... pour laisser pendre son pénis vers la Terre mère.

Une fois la métamorphose amorcée, il lève son visage vers le patriarche solaire. L'assiette de cuivre lui rend son sourire.

Le *koan* zen disait : « Où se trouve la continuité de l'enfant qui quitte le corps de sa mère par honte de regarder son père la pénétrer ? »

Et Radji vient de découvrir le *chemin*.

À l'ombre d'une corniche de sable, entre deux épineux aux fruits ronds et rouges, il contemple son sexe. En plus des radicelles blanches, toison pubienne en négatif, qui partent de ses génitoires, deux minuscules bourgeons, bruns et luisants, viennent d'éclore à la base de sa verge.

Il sourit à sa mère la Terre, puis lève de nouveau son visage vers le patriarche solaire. Le disque de cuivre rit aux éclats.

Luis vient de rejoindre Amélia et Graël. Il ne connaît pas encore le nom de leur nouveau compagnon.

– Je m’appelle Graël, lui dit Graël.

– Et moi Luis, répond Luis.

Amélia choisit cet instant pour marcher sur un serpent à sonnette, à demi enfoui dans le sable.

Il referme sa gueule autour de la cheville de la jeune fille, qui s’affale dans le sable en criant.

Graël sort une dague de sa ceinture, bondit près d’Amélia, et tranche la tête du serpent. Le corps se débat vigoureusement dans le sable, projetant des giclées de sang au rythme de ses soubresauts. La tête est restée accrochée à la cheville d’Amélia. Graël se tourne vers Luis, pour réclamer de l’aide, et l’étonnement gagne son visage. Luis rit en indiquant à Graël l’endroit où se trouvait quelques instants auparavant le corps du serpent ; il n’y a plus que du sable. Orange. Sans une goutte de sang. Puis il indique Amélia, assise sur le contrefort d’une petite dune. Elle se masse la cheville en pleurnichant. Mais sa cheville est lisse, sans une marque. La tête du serpent a disparu.

– C’est son illusion favorite, conclut Luis en reprenant sa marche.

Et il n’est bientôt plus qu’un simple point noir, perdu dans l’entrelacs des dunes orange.

Ailleurs, Diane se lève.

*

Jérémya Rumford, le Monstre, l’être abject, le dieu corrompu, corrupteur, qui lui avait donné naissance.

Dans son univers de coton blanc, Luis forgeait les derniers maillons d’une rancune indestructible. Le dieu, le monstre. Il ne voyait qu’une solution, qu’une issue, qu’une fin à cet univers dénaturé... Jérémya Rumford devait mourir avant que sa puissance dévastatrice ne nécrose la Terre. Et il était sûrement le seul être au monde à pouvoir accomplir cette tâche. Il connaissait maintenant la route qui le conduisait à l’instant de sa conception. Il devait la dépasser.

Et Luis le rien, le non-créé, l’être à venir, éclata comme une petite bulle de savon dans l’air raréfié de l’ionosphère, à la verticale de New Brasilia.

L'existence n'est qu'une illusion, pensa-t-il en prenant conscience de son état. Qu'était-il actuellement ? Une boule de pensée, un gaz, la matérialisation d'un symbole, d'une abstraction... Peu importe ! Jérémia Rumford devait mourir !

La ville grandissait. Il descendait vers elle. Il ne savait pas comment, mais le phénomène se produisait. Peut-être tout simplement parce qu'il le désirait.

Il planait au-dessus du dédale des rues et des complexes d'habitation. Et il se retrouva à la verticale du centre-ville ; là où Acropole Zéro aurait dû palpiter de toute sa mégalomanie souterraine. Mais il n'y avait rien. Pas de poumon monstrueux, gonflé par les vents. Ou plutôt, presque rien !

Insignifiante, pour ne pas dire ridicule en comparaison, une habitation ordinaire bourgeonnait telle une verrue au centre géométrique d'un gigantesque jardin japonais. L'ancienne résidence de Jérémia Rumford ! Avant qu'il ne devienne un être hybride, multiple, ne s'accouple à une série d'ordinateurs et ne prenne Acropole Zéro pour nouveau corps.

Luis devait maintenant l'en empêcher.

Il se dirigea vers la porte d'entrée. Sur la gauche, haute de plus de trente mètres, se dressait la statue du prince de New Brasilia. Il essaya vainement de la détériorer. Il pénétra alors dans la résidence.

Il attendait depuis plusieurs jours – plusieurs mois peut-être ? – le moment idéal. Il avait le temps, puisque ce dernier n'avait aucune prise sur lui. Il savait que celui-ci passait, en regardant les occupants de la résidence effectuer leurs actes quotidiens, en voyant le soleil disparaître et réapparaître derrière les petites collines qui jaillissaient du jardin japonais comme autant de sémaphores signalant l'architecture du jour et de la nuit. Mais aucune durée quantifiable physiologiquement. Être sans devenir. Attendre. Ou plutôt observer.

Et le moment arriva.

Luis planait en suivant le terroglisseur particulier de Jérémia Rumford. Jusqu'à l'aéroport. Puis dans son avion particulier.

– Nous sommes prêts à partir, monsieur Rumford.

La voix du pilote sortit d'un haut-parleur dissimulé derrière un bonzaï, à droite de la pièce d'eau. Une servante eurasienne versait délicatement une solution moussante dans l'eau tiède qui se colorait peu à peu d'une délicate teinte rosée.

Jérémya Rumford ôta ses vêtements, qu'une autre servante emporta aussitôt, et se laissa submerger par des montagnes de mousse naissantes.

La servante laissa choir son peignoir, dévoilant des seins fermes et volumineux aux aréoles gigantesques. Sa toison pubienne avait été rasée, et un clitoris volumineux pendait entre ses cuisses. Le monstre sourit, et la servante pénétra dans la pièce d'eau. Elle s'affaira aussitôt sur les parties génitales de son maître. Le sourire du monstre s'accentua.

Et la haine de Luis.

– Nous décollons, monsieur Rumford.

Jérémya Rumford acquiesça, satisfait.

Luis se dirigea vers la cabine de pilotage. L'avion prenait de la vitesse, et il vit le nez se dresser. Il sut aussitôt ce qu'il devait faire. Il sortit et suivit l'appareil jusqu'au bout de la piste d'envol, une centaine de mètres avant la tour de contrôle.

Et Luis, le gaz, la pensée, l'abstraction, tourna à toute vitesse autour de l'appareil.

– Monsieur Rumford... je ne sais pas ce qui se passe, mais...

Le bonzaï couina.

L'horreur étira les traits de la jeune Eurasienne, des gouttes de sperme glissaient sur ses lèvres. Le visage de Jérémya Rumford resta de marbre.

L'avion s'écrasa sur la tour de contrôle en une gerbe de flammes multicolores. Luis se sentit aussitôt happé par son univers de coton blanc. Il n'offrit aucune résistance : sa tâche était terminée.

Une chose cependant l'indisposait. Quelques secondes avant le choc, il avait entendu un rire.

Et ce rire était celui de Jérémya Rumford.

*

Ailleurs, Diane se lève. Le soleil ne s'est pas encore couché. Sur Enfer 2, le soleil ne se couche jamais. Les dunes ont toujours pour parure une mince ligne d'ombre. Projection d'un disque de cuivre courant éternellement vers un zénith inaccessible.

Diane se lève et marche. Sans but. Rester assis ou bien marcher ? Quelle différence, lorsqu'il n'y a rien d'autre à faire qu'attendre le *retour* ? Attendre et se défendre. De tout. Partout.

Et, lorsque le puma ailé atterrit à un mètre d'elle, au sommet d'une petite butte de sable, elle croit qu'il s'agit d'une projection extérieure. Amélia, ou bien le nouveau. Subal, Luis et elle-même les maîtrisent maintenant parfaitement. Le puma bondit. Elle sourit.

Et le sang tache le sable de petites gouttes de cris. Les dunes sont immenses. Orange. La peur immense de l'inconnu. La surprise. L'inattendu.

Diane réagit promptement et la tête du puma roule dans une gerbe de poussière. Son corps s'affale comme une enveloppe vide. Diane regarde la lame, blanc et rouge. Froide et chaude. Puis elle regarde son autre main, celle qui porte les stigmates de l'arme ennemie. Les crocs se sont plantés dans son poignet, mais peu profondément. La blessure ne saigne presque pas.

Au loin, au-delà du labyrinthe des dunes, dans une zone de repos géométrique, les vapeurs bleutées d'une oasis déforment le paysage.

Diane se remet en marche.

Elle nettoie sa blessure dans une petite mare vert et jaune, qui retient captif pour l'éternité un minuscule disque rouge.

Puis elle s'éloigne et retire son unique vêtement, une culotte bleue, tout en marchant. Son pied accroche le tissu, et elle trébuche, se rattrapant de justesse à une corniche de sable, basse et irrégulière, qui protège chichement l'oasis. Elle s'accroupit entre deux épineux aux fruits ronds et rouges, et urine en poussant un gémissement de plaisir. Elle se surprend à penser que l'évacuation des déchets internes est un acte parfois aussi agréable que faire l'amour. Orgasme dénaturé... ou bien renaturé. Joie de participer au cycle de la vie, soulagement. Allègement physique.

Et Subal Radji rayonne d'une joie encore plus grande.

L'urine coule le long des nervures, suit le trajet de la courte tige, et se perd dans le sol, humectant agréablement ses racines. Une force inouïe imbibe ses cellules, lui intimant l'ordre de croître, fermement ancré dans le corps de sa mère, vers la folle et vivifiante brillance de son père.

Diane s'efface peu à peu dans l'entrelacs des dunes, sa dague miroitant dans la main gauche, sa petite culotte bleue ondulant dans la droite.

Elle disparaît définitivement dans un horizon orange.

À l'ombre d'une corniche de sable, entre deux épineux aux fruits ronds et rouges, un autre épineux aux fruits multicolores rit aux éclats.

Et Enfer 2 implose.

*

Je vous l'avais bien dit que vous étiez fini, monsieur Rumford ! Rien n'aurait pu m'empêcher de vous détruire.

Il allait maintenant ressortir, voir ce qu'était devenu le monde sans Jérémia.

Luis émergea du sol au moment même où la porte capitonnée se refermait derrière lui.

Son unique pensée, étrange, fut alors : Comment puis-je être encore *physiquement* vivant, si Jérémia ne m'a pas donné naissance ?

Un rire synthétique la balaya aussitôt. Le rire de Jérémia Rumford, prince de New Brasilia.

Les cuves palpitaient d'une vie intense ; des bulles roses, vertes et jaunes, s'entrechoquaient violemment.

– Ha ! ha ! ha ! Alors, fils maudit, tu cherches toujours à saboter mon œuvre, à détruire ma puissance ? Mais comprends donc une fois pour toutes que celle-ci est indestructible !

Deux gardes l'immobilisèrent. Il comprenait tout, maintenant. Le dieu, le monstre, c'était lui : Luis. C'était lui qui organisait le présent ; lui qui affirmait tout ce qui n'était que possible, probable ; lui qui détruisait la Terre, qui la livrait aux griffes de Jérémia... L'être multiple, hybride : pur produit de *son* accident !

– Tu prends trop de comprimés nocifs, fils indigne. Tous ces calmants me paraissent avoir sérieusement ébranlé ta raison. Une longue période de repos... voilà ce qu'il te faut !

Des comprimés nocifs ? C'était Renald qui lui avait donné ces calmants. Renald qui était une machine et qui ne le savait même pas !

Et alors qu'il s'enfonçait de nouveau dans le sol, les pensées s'entrechoquaient sous le crâne qu'il partageait provisoirement avec son autre *moi*.

... Des calmants, de vulgaires (?) calmants qui ont agi à fortes doses comme l'antidote d'une drogue répandue dans l'atmosphère ou les aliments par Jérémia Rumford. Une drogue qui fait croire aux habitants de New Brasilia que les ouvriers de l'Usine sont des hommes et les gardes des machines. Tout un théâtre d'illusions orchestré par Jérémia Rumford.

Et des hommes comme lui, qui se battaient pour l'amélioration du sort des ouvriers, du sort des androïdes ! Alors que les vrais hommes, les gardes, croussaient dans leurs illusions pour l'éternité...

Et tout cela par jeu, par caprice... C'était l'explication la plus logique.

– Mais quels hommes ? hurla-t-il.

Il s'était de nouveau emparé pour un court instant d'un corps qui ne lui appartenait pas vraiment.

Il regarda son bras.

Mais il ne vit rien. Il flottait dans son univers de coton blanc, là où le temps était son corps, et où il n'avait pas besoin de membres pour agir.

Il fonda telle une étoile filante vers le lieu de sa création.

*

Diane est négligemment allongée sur un canapé de satin rose pâle, Luis mollement assis dans un fauteuil de velours rouge. Il essaye de reconnaître les styles des différents meubles qui l'entourent.

– À quoi pensez-vous ?

La voix suave de Diane ranime en lui certaines images obscènes qui mouettent sa vie de multiples chiures obsessionnelles : les partouzes interminables organisées par sa mère, les orgies butyriques aux vapeurs de stupre, efflorescences de sybarites grumeleux, étalage de chairs blettes. Une onde de nausée éclabousse sa gorge d'un fin vomi.

– À rien.

Il vient de remarquer un magnifique fauteuil orné de velours vert, à moitié caché par une armoire.

– Quel est le style de ce fauteuil, d'après vous ? demande-t-il à Diane en le pointant du doigt.

Elle le fixe un instant, et son regard paraît se vider de toute substance. Deux trous ouverts sur un espace intérieur privé d'étoiles.

– Je ne sais pas... Une création de l'Habitant, peut-être.

La réponse surprend Luis.

– Qu'avez-vous dit ?

Les yeux de Diane sont de nouveau pleins de gelée, de cônes, de bâtonnets, de vaisseaux et autres substances organiques nécessaires à la vision normale.

– Mais... je n'ai pas parlé !

– Et moi, je n'ai pas rêvé ! Vous venez de citer un nom qui m'est totalement inconnu : Labitan.

– Vous êtes fou, Luis, je suis incapable de reconnaître un meuble de style d'un ouvrage usiné ! Et puis je n'ai jamais entendu parler de ce... Labitan !

Luis n'insiste pas. C'était peut-être vraiment un rêve ! Comme il en est de plus en plus convaincu, Enfer est un asile psychiatrique, alors quoi de plus naturel pour un dingue que d'entendre des voix ?

– Nous sommes tous fous ! rugit-il en regardant Diane.

– Et qui vous dit que l'on ne cherche pas plutôt à nous *rendre* fous ? lui répond-elle en souriant.

Amélia pénètre alors dans le salon, entourée de deux gardes/infirmiers bardés de cuir vert et de regards d'acier. Les murs se mettent aussitôt à bourgeonner. De petites boules, vert et brun, soulèvent le métal. Des cloques transparentes éclatent de tous côtés. Amélia parle comme un androïde déréglé, les mains plaquées sur son sexe.

– Je ne peux plus... Peut-être sans souffrance... mais qu'importe... où se trouve vraiment... Non... je n'en peux plus...

Les boules s'allongent, puis se fendillent, et une multitude de lianes et de plantes grimpantes s'échappent comme des serpents de ces œufs couvés par le métal.

– Je n'en peux plus ! hurle Amélia en giflant l'un des gardes.

Elle part en courant, renversant chaises et fauteuils. Et la végétation qui envahit peu à peu la pièce hurle, siffle, grogne. Amélia trébuche contre le canapé où est juchée Diane ; et tombe en sanglotant.

L'un des gardes la tient par les épaules. Elle est assise sur le sol, et fixe horrifiée la main droite de l'autre garde tendue vers son bras... l'aiguille télescopique, langue de vipère, qui chemine lentement vers la saignée du coude.

Les lianes recouvrent maintenant toute la pièce. Les meubles de style remuent mollement tels d'étranges animaux vivant au plus profond d'une forêt tropicale. Luis écarte deux larges feuilles qui lui bouchent la vue, et constate que Diane vient d'effectuer les mêmes gestes. Elle lui sourit. Et il parvient à lui rendre son sourire. Il est presque heureux de se croire fou.

L'aiguille n'est plus qu'à quelques centimètres d'Amélia. Le tube/médius du garde, rigide, en érection.

Amélia déplace alors légèrement son corps vers la droite, relève sa jupe et se cambre en écartant les cuisses. Les diaphragmes oculaires des gardes cliquettent. Mais il est trop tard. L'aiguille vient d'atteindre son but ; et l'hymen craque comme de la chair vitrifiée. Une poussière de verre, ou bien

de glace, tombe sur le sol. Le sang, clair, orange comme les dunes d'Enfer 2, coule lentement de l'entrejambe d'Amélia. La jouissance illumine son visage. Soleil.

Et la végétation hurle, grogne, mordille les pieds des meubles-animaux, étouffe Diane et Luis sous des tonnes de branches, de feuilles, de fleurs. Marron, vert, jaune... La douce voix de Mirabelle qui jaillit tel un éclair de la jungle/pieuvre étouffante. Soleil.

Puis, avant de devenir plante lui-même, Luis croit voir les gardes emporter le corps d'Amélia. Inerte.

Et lui, liane féroce, serpentant vers cet éclair doré... vers ce SOLEIL D'ELLEVENT.

– Allons, Luis, tu es agaçant... viens !

Elena masse amoureusement les testicules d'un jeune homme d'une trentaine d'années. Elle promène lentement sa langue sur ses propres lèvres, délicieusement, obscènement entrouvertes.

– Luis ?

Un autre homme, plus âgé, vient de perdre son visage entre les jambes d'Elena. Elle gémit et tend son cou, le visage levé vers les mouvances polychromes du plafonnier.

Une jeune femme caresse les seins d'Elena en regardant Luis. Sa bouche s'arroundit, et une petite langue rouge glisse vivement entre ses lèvres pulpeuses. Elle se penche, sans cesser de le regarder, et sa langue effleure le gland du jeune homme, puis se rétracte pour laisser passer sa verge. Sa bouche est maintenant une tulipe rouge aux pétales délicieusement courbés, au pistil géant.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS PARLE. N'OFFREZ AUCUNE RÉSISTANCE MENTALE. LAISSEZ LA FUSION VOUS LIBÉRER D'UN FARDEAU INDIVIDUEL TROP LOURD. UNISSEZ-VOUS, ET NOYEZ-VOUS DANS MON CORPS. MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. LAISSONS AGIR LE PROCESSUS D'INTERPÉNÉTRATION...

La jeune femme invite Luis du regard. Sa bouche de tulipe à la négativité tentante le nargue.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. ENFER 2 VA BIENTÔT APPARAÎTRE. NE CHERCHEZ SURTOUT PAS À BRISER LA FUSION À CE MOMENT-LÀ. LAISSONS AGIR PLEINEMENT LE PROCESSUS D'INTERPÉNÉTRATION...

– Ne sois pas timide, Luis ! implore doucereusement sa mère.

Puis elle gobe le sexe tendu du jeune homme. Le visage de l'autre homme toujours perdu entre ses cuisses. La jeune femme le branle d'une main, se masturbe de l'autre, et regarde Luis...

Il avance, tenant sa verge dure entre ses doigts tremblants. Ils le regardent tous : Diane, Graël, les deux nouveaux, lui-même. Il s'en fout, comme il se fout de leurs propres fantasmes. Il avance, et Mirabelle d'Ellevent lui parle.

... MIRABELLE D'ELLEVENT VOUS/NOUS PARLE. ATTENTION, ENFER 2 VA SE MATÉRIALISER DANS TRENTE SECONDES...

Mirabelle d'Ellevent le regarde, et il ne s'en fout pas. Il aime atrocement cette femme, plus fragile que de la craie, plus transparente que l'air, plus belle qu'un soleil... Cette femme qui s'apprête à le tuer !

La jeune femme vient de refermer ses lèvres sur le sexe de Luis, et le désir efface tout. L'instant. La raison n'est plus qu'une ruine hantée par les coprophages du refoulement.

– Enfin tu es venu, soupire Elena en écartant les cuisses au-dessus de son visage.

Et il contemple la brèche pratiquée dans le néant d'avant sa naissance. La porte ouverte sur sa vie. L'ouverture qui a permis à Elena Zalcio d'être sa mère.

Les genoux d'Elena se plient, et les chairs tièdes et visqueuses de ses organes génitaux frôlent le visage de Luis. Il reconnaît l'odeur de son propre corps, la rémanence de sa naissance maudite.

Et son sperme déploie sa luminescence dans la bouche béante de la jeune femme, alors que sa langue lèche avidement le sexe de sa mère, ne laissant aucun repli de chair inexploré, aucun interstice où la marque de sa naissance pourrait subsister.

Et alors qu'Enfer 2 étale ses ondulations sablonneuses de toutes parts, Luis vient de consommer le premier cadeau charnel de sa mère.

– Mirabelle, je t'aime ! murmure-t-il en s'éloignant entre les dunes.

Et l'horizon orange le gobe comme une mouche.

Ils marchent. Diane et Luis parlent, Graël sourit. Le désert est un enfer de sable orange. Le soleil, juché au sommet de perches incandescentes, n'est peut-être pas un vrai soleil, le regard d'un diable... ou bien d'un ange ? Les deux nouveaux se sont perdus dans les dunes.

– Voyez-vous, Diane... il me semble, par moments, que vous n'êtes pas réelle. Nos précédents compagnons ont presque tous disparus : Subal, Amélia, Lyse... Leurs cadavres pourrissent peut-être dans une flaque orange, ou bien hurlent-ils à la mort dans quelque cellule isolée d'Enfer ? Mais vous, vous êtes toujours là !

– Et vous aussi, répond Diane.

Luis s'arrête de marcher et, mû par un réflexe insolite, regarde son bras droit.

– Oui, moi aussi.

Les béquilles blanches du soleil enjambent le silence.

Lumière. Pupille orange d'un regard fou.

– Graël s'est vite habitué aux aberrations de ce monde, vous ne trouvez pas ? La voix de Diane est une coulée de miel.

– Trop vite pour un homme normal.

– Mais je ne suis pas normal, répond Graël en continuant de sourire, puisque vous dites vous-même que nous sommes tous fous.

À cet instant, un cri bestial ébranle les structures cristallines du décor, suivi aussitôt par un cri encore plus bestial, mais, sans équivoque, humain.

– On dirait que les deux nouveaux ne se plaisent pas trop ici.

Luis remonte le courant brillant, rivière de miel, et rencontre le sourire de Diane.

Et encore une fois, il parvient à sourire lui aussi, presque heureux de se croire fou.

*

L'existence/l'univers... Le trou du cul de l'univers : ma merde personnelle qui envahit tout. Je crée un présent bouffé par la vermine et la corruption. Je suis le présent. Je suis le boxon de l'Univers. Et il faut en finir...

À cet instant précis, Luis jaillit dans les saucisses mitochondriales d'un spermatozoïde et pénétra comme une bombe dans le tunnel/vagin de l'Enfer d'Elena Zelcio, sa future mère en titre.

Il se trouvait en quelque sorte dans le centre énergétique de la cellule, et il sentait les cinq fibrilles de l'organe moteur ronronner derrière lui.

Une autre présence imprégnait les structures biochimiques du spermatozoïde. Une présence qu'il allait tuer : son futur MOI.

Les chaînes montagneuses de l'utérus défilaient sous lui. Il plongea dans les replis mitochondriaux. L'ordre fusa vers la queue, et les cinq fibrilles s'inclinèrent.

– Youuuupi !

Luis exultait.

Le spermatozoïde s'écrasa, tel un avion microscopique, sur une colline de chair.

– Youuuupi !

Luis exultait, et Luis n'était pas mort. Il ne comprenait plus. Il se sentit aspiré, et se retrouva enfoui dans les saucisses mitochondriales d'un spermatozoïde.

Et la vérité lui fit mal.

Ils étaient environ sept cents millions à tenter l'aventure.

Sept cents millions de petits têtards obstinés, fermement décidés à envahir progressivement le vagin, l'utérus, puis les trompes de Fallope. Et Luis devait tuer tous ceux qui avaient ne serait-ce qu'un soupçon de chance de réussir, pour être sûr de se détruire lui-même !

Son énergie d'autodestruction avait disparu. Un calme serein l'envahissait. Il voyait grossir, au loin, cette immense boule tiède, dans laquelle il allait pouvoir se noyer. Ce gigantesque symbole femelle qui allait faire de lui un homme. Mais pas un inducteur de génocide ! Il était maintenant persuadé qu'une force extérieure le manipulait. Un produit ? Les comprimés de Renald, qui avaient peut-être déglingué sa notion du temps, et il était en plein trip. Les androïdes, les gardes... de simples hallucinations !

La boule verte palpait comme une planète vivante, l'appelait vers sa rassurante masse, tiède et spongieuse... Ou bien un traitement ? Et tout ceci n'était qu'un gigantesque fantasme collectif, implantant ses racines dans les strates illusives d'Enfer 2 !

Il voyait la percée dans les cellules du follicule, créée par les premiers arrivants participant à cette immense farce cosmique qui allait lui donner naissance. Luis se surprit à sourire. L'abstraction d'un sourire ; mais un sourire tout de même. Un sourire qu'il balançait outrageusement à la gueule de l'univers. L'univers le bernait, s'amusait avec lui... mais il en faisait aussi partie ! Et il pouvait s'en sortir.

Le spermatozoïde toucha la zone pellucide.

... À moins qu'il ne s'agisse d'un homme ! Jérémia dirigeait peut-être tout. Et lui, n'était que le jouet, le fils/père malgré lui du dieu, du monstre.

Il perça la membrane transparente, et le sourire disparut de son for intérieur.

C'est alors que Mirabelle d'Ellevent l'appela.

Oui, bien sûr, il y avait aussi Mirabelle, si belle, si désirable.

*

– Non, nous ne sommes pas fous !

Luis vient de crier en regardant le soleil en face, l'œil du démon, l'œil d'Enfer. Diane et Graël se retournent, et ils voient le nuage orange grossir démesurément.

– Attention, Luis !

Leurs voix se sont confondues, et Luis se jette sur le côté en roulant dans le sable.

Le bison à tête d'araignée n'arrête pas sa course, continue en droite ligne, là où quelques secondes plus tôt se trouvait Luis, vers Diane et Graël. Puis les dépasse. Mais deux couteaux sont maintenant plantés dans ses flancs.

Et il mord la poussière. De sa gueule d'araignée, de sa gueule de chimère. Le soleil ricane. Son corps se met alors à fondre, et sa tête n'est plus qu'une petite araignée qui disparaît dans le sable.

– Probablement un des nouveaux, conclut Diane.

– Saloperie ! SALOPERIE ! hurle Luis en se relevant. Vous commencez à nous faire chier avec vos jeux de cons ! Vous pouvez faire ce que vous voulez, mais je ne joue plus la comédie... Le cirque est FINI !

La main de Diane se pose sur ses épaules, sur son visage. Il la regarde. Soleil. Et il l'aime, simplement.

Lorsqu'ils font l'amour, le désert perd de sa dureté. Le sable est tiède, moelleux, orange comme la peau de Diane, douce et accueillante.

Ils jouissent en même temps, puis se séparent et s'endorment sur ce lit de cristal aux dimensions d'un monde.

Sur ses béquilles de sept lieues, le soleil poursuit sa course immobile. Elles sont maintenant dorées.

*

De son univers de coton blanc, il se sentit de nouveau aspiré par une poche artéfactuelle. Ou du futur, peut-être. Après son saut à travers la baie vitrée. Après sa... mort ?

Les voiliers glissaient sauvagement sur l'huile bleue de l'océan. Au centre du ciel liquide, le soleil était peut-être l'œil de Dieu. Et Mirabelle tenait le sexe sanguinolent de Luis dans ses petites mains blanches. Elle riait aux éclats.

Le sable était rouge. Douleur/haine. Des torrents de sang jaillissaient de l'entrejambe de Luis, éclaboussant le visage réjoui de Mirabelle.

Les voiliers étaient de répugnantes mouches grises qui bourdonnaient devant lui.

Il ramassa péniblement le couteau, ruisselant de son propre sang, et l'approcha du cou de Mirabelle.

L'océan goba alors les mouches, et l'œil de Dieu stoppa le cours du temps.

Haine ?

m

Douleur ?

u

r

?

!

.

.

.

Le ciel n'eut aucune peine à engloutir Luis dans sa langueur liquide.

*

Diane se lève, secoue sa chevelure pour libérer la poudre du désert, et regarde Luis. Il se lève à son tour.

– Est-ce que tu m'aimes ? lui demande-t-il.

– Peut-être ! Et toi ?

– Je crois... Je ne sais pas.

Les doigts de Diane cherchent à agripper quelque chose sous son menton.

– Que fais-tu ?

Elle ne répond pas, et peu à peu l'horreur déforme le visage de Luis. Une vision dantesque.

– Est-ce que tu m'aimes ? répète-t-elle d'une voix de chatte en arrachant la peau de son visage.

– Arrrrête !

– Est-ce que tu m'aimes ?

Elle le fixe de ses yeux verts. La peau de son visage, un simple masque, pend dans sa main droite.

– Nous allons probablement avoir un enfant, tu sais ? Et j'aimerais...

Le rire de Graël retentit derrière lui.

– ... qu'il s'appelle...

– Graël ! hurle Luis en se retournant et en lui plantant sa dague dans le ventre. C'est toi, n'est-ce pas ? Tu me ressembles tellement... L'enfant qu'Elena a voulu garder, pur produit d'une de ses partouzes... Et j'en suis le PÈRE !

Graël continue de sourire en contemplant le poignard planté dans son ventre. Il l'arrache, et aucune goutte de sang ne jaillit. Rien qu'un peu de liquide jaune.

– Je ne pense pas que la blessure soit grave, dit-il en ôtant son polo, puis son pantalon.

Il finit par le masque et la perruque.

– Savez-vous que nous ne sommes jamais dominés par les autres, mais par le miroir qu'ils dirigent sur nous ?

Luis n'écoute pas. Il est fou ; et un fou ne peut que se perdre dans son univers intérieur. Il s'enlise lentement.

– Avez-vous déjà pensé qu'Enfer 2 est, peut-être, beaucoup plus proche de la réalité que ce que l'on peut croire, et que vous venez en quelque sorte d'Enfer 3, New Brasilia serait alors Enfer 4, des illusions de plus en plus fortes... Bon, je vous quitte... Ah ! au fait, je ne me suis pas encore présenté. Je suis l'Habitant. À bientôt.

Et tandis que l'inconscient de Luis enregistre secrètement ces paroles, l'Habitant, architecte au cerveau de platine, vêtu de cuir rose, disparaît entre les dunes orange.

Enfer 2 choisit cet instant pour implorer.

*

... Savez-vous que nous ne sommes jamais dominés par les autres, mais par le miroir qu'ils dirigent sur nous ?

La verrière est un œil de poulpe, opaque, regard de lait caillé, prisonnier des vents et du champ de force.

Luis contemple l'espace de ses yeux figés.

... Elena, Graël... Je suis fou ! Je suis fou et je me fous de tout. L'univers : de la merde ! Un superbordel cosmique.

Dans le brouillard (mental ?), au-delà de la verrière glauque, il voit comme... UNE FORME.

Et derrière lui, les autres... malades ? prisonniers politiques ? androïdes ? simulacres ? attendent.

Luis n'en connaît aucun. De nouveaux voyageurs prêts à partir pour Enfer 2, capitale de la douleur.

... Diane/Elena ? Graël/l'Habitant ?

JE SUIS FOU.

– Veuillez vous asseoir, monsieur Zalcio, la séance va commencer.

Dans le brouillard, la forme est devenue femme. Les jambes blanches, les seins laiteux, cheveux de coton, sexe de gaze : créature du brouillard. Et cette femme à l'aspect si fragile, presque transparente, si belle, nova, l'appelle.

– Monsieur Zalcio, si vous ne voulez pas vous asseoir de votre plein gré, un infirmier s'en chargera... Veuillez nous éviter cette peine, je vous prie.

... *Luis, viens... Je t'aime...*

– Monsieur Zalcio, pour la dernière fois...

... Luis, viens ! La créature du brouillard l'implore en nageant souplement entre des troupeaux de nuages crémeux.

Il perçoit alors un frottement de l'air, et se retourne.

Le garde/infirmier le fixe, et l'aiguille n'est plus qu'à quelques centimètres de son corps. Il s'abaisse vivement, et l'aiguille touche la paroi de verre, juste au-dessus de sa tête ; probablement au centre d'un des nodules du champ de force.

Et la verrière éclate. Les débris de verre jaillissent comme une gerbe de papillons nacrés.

... *Luis, j'ai froid... Viens.*

Il se tourne vers cette voix irrésistible ; les papillons de verre volettent dans le brouillard (mental ?) craché par le sexe de neige de Mirabelle. Mirabelle d'Ellevant... si belle, si désirable.

Et Luis Zalcio plonge, au-delà de la verrière brisée, vers les douves silencieuses et engluées de nuit qui ceinturaient la base de l'Enfer...

MAIS IL ÉTAIT TROP TARD.

*

Ses pensées avaient fait un tour complet sur elles-mêmes. Toute cette folie ambiante ne pouvait disparaître que d'une seule façon : il devait ressortir quelques instants avant sa *mort*, pour l'éviter.

Perdu dans son univers blanc, il *sentait* cet instant approcher. Comme une image, un parfum, un son, un symbole, un tourbillonnement de la masse cotonneuse.

Et l'image, le parfum, le son, le symbole, le tourbillon, furent au-*dessus* de lui, puis *derrière*... Il venait de dépasser l'instant de sa mort ! De nouveau, Luis ne comprenait plus.

C'est alors qu'il creva la peau orange du désert.

Les dunes l'écrasèrent de toute leur masse minérale.

Incompréhension. Il se mit néanmoins en marche. Automatismes.

Acceptation. Le mot tonna sous son crâne. ACCEPTATION. Il marchait, il acceptait, il sourit.

Le désert était désert, le sable était orange, et le soleil dans le ciel. ACCEPTATION.

Au détour d'une dune, il y eut encore des dunes, et sur l'une d'elles, un immense rectangle blanc.

Il s'approcha en souriant. Accepter était si simple. Être simple, accepter l'univers.

Le rectangle blanc se révéla être une gigantesque étiquette, frangée de bleu. Elle portait plusieurs inscriptions, toutes d'écritures différentes. Il en lut quelques-unes... *L'Homme n'est pas moins immortel que l'âme... À tout prix et avec tous les airs, même dans les voyages métaphysiques... Celui que je suis, celui que je devais être, n'avait donc pas d'importance. Il n'était qu'un moment parmi tant d'autres. En réalité, depuis longtemps, depuis toujours, il appartenait à l'immensité de ce qui était... Tous les chemins mènent à l'homme... Se retrouver dans un état d'extrême secousse, éclaircie d'irréalité, avec dans un coin de soi-même des morceaux du monde réel...* Il vit alors le stylo à plume, posé sur le sable, et s'apprêta à le ramasser ; mais ses gestes se figèrent. Et il pensa humblement les mots qu'il avait voulu tacher d'encre... *Si tout peut ÊTRE, tout EST.* Cela suffisait... et cela suffisait, car cela était.

Son regard fut alors attiré par un immense câble doré qui partait de l'étiquette et serpentait à travers le sable. Il ressemblait au névraxe d'un neurone géant. Il suivit son parcours, et il vit la ville. Une gerbe de dendrites s'y plantait. Aucun doute n'était possible, il s'agissait de NEW BRASILIA !

Mais une New Brasilia de carton-pâte, aux bâtiments en deux dimensions, à moitié ébauchés, retenus par de simples planches maladroitement clouées. ACCEPTATION.

À gauche de la ville se dressait ENFER.

Et son propre corps, suspendu dans le vide, quelques nanosecondes avant sa *mort*. Une scène figée dans l'air gelé du désert. La balle immobile, à quelques millimètres du crâne.

Luis retint son souffle. ACCEP... Impossible.

Et il cria. À droite de la ville se trouvait la plage. Et les voiliers glissaient sauvagement sur l'huile bleue de l'océan. Voiliers, ou gigantesques mouches grises ?

Gros plan : carré de peau blanche, pointe miroitante, lame bleue, effilée, manche en corne, articulations crispées sur l'arme immobile, près du cou de Mirabelle. Scène figée dans l'air gelé du désert. Mouches immondes.

Impossible d'accepter !

Il allait dévaler la colline, essayer de se sauver, de sauver Mirabelle. Il ne devait pas mourir... Elle ne pouvait pas mourir. Son pied droit se leva, une gerbe de sable crépitant vers le soleil ; ses avant-bras se levèrent, les coudes contre le corps. Il était prêt à dévaler la dune en courant, lorsqu'une poigne ferme agrippa son épaule.

– Bonjour, Luis !

Il se retourna et reconnut l'Habitant.

– Heureux de te revoir, Luis.

Sa voix synthétique, sa combinaison de cuir rose, ses yeux de titane, étaient étrangement rassurants, et Luis se détendit. ACCEP...

– Heureux de vous revoir, Habitant.

– Où alliez-vous, ainsi ?

La bouche de Luis s'arrondit, mais il ne sut quoi répondre.

– Combattre la mort, peut-être ? enchaîna l'Habitant. (Luis hocha la tête.) Mais la mort n'est qu'un leurre. L'enclave entre la naissance et la mort n'est qu'illusion.

ACCEPTA...

– Sur Enfer 2, la mort et la naissance n'existent plus. Souviens-toi de mes paroles... Enfer 2 est très proche de la réalité. Des cercles d'illusions de plus en plus réduits : New Brasilia ou Enfer 4, le Centre ou Enfer 3, et ici, la dernière étape avant la réalité. Allons, Luis, mets une fois pour toutes cette pacotille de clichés à la poubelle ! Ta fausse mort, la fausse Mirabelle.

Sa voix était vraiment rassurante. Luis sourit. ACCEPTATION. Il se retourna et il vit l'air du désert se dégeler. La balle franchit les derniers microns, et son corps s'écrasa dans les douves obscures : sa fausse mort, et lui toujours vivant.

La pointe d'acier franchit les derniers millimètres, et le sang gicla du cou de Mirabelle. Du simulacre d'Elena.

Il s'enfonçait maintenant dans le sable orange, lentement, en échangeant un regard complice avec l'Habitant. Il partait enfin vers Enfer 1 : la RÉALITÉ.

C'est alors que la pensée lui vint.

– Mais qui est la vraie Mirabelle ? cria-t-il.

Il vit les lèvres synthétiques de l'Habitant s'arrondir, et le sable l'engloutit.

Très loin sous terre, bien plus près cependant que l'imprécision des sens, entre deux branches de chêne et une étoile en larmes, la nuit de l'infinité intérieure le goba en silence.

*

Enfer étire son corps de verre fumé dans la fumée noire d'une nuit sans étoiles. Les douves gémissent de toute leur faune dénaturée. Assis sur des ailerons métalliques, des gardes-gnomes, vêtus de cuir noir, armés de regards d'acier, mouchettent tous les niveaux de petites crottes mates.

Les articulations d'Enfer craquent parfois sous de puissantes rafales de vent, et l'ondulation de ses milliers d'anneaux projette des gerbes de lumière lunaire sur les gardes-automates au regard d'acier. Leurs yeux de titane et d'amiante chérissant chaudement le foyer sacré de cellules photoélectriques, brillent alors comme de petits œufs d'oiseaux mécaniques.

Ce sont les gardiens d'Enfer.

Le dernier niveau, la tête du ver géant, crève les nuages à plus de mille mètres des douves.

C'est le cerveau d'Enfer. Ou, si vous préférez, Mirabelle...

Mirabelle d'Ellevent.